N. Soubrier Février 2013.

[...] Laissez travailler la tête d'un amant pendant vingt-quatre heures, et voici ce que vous trouverez :

-1-

Aux mines de sel de Salzbourg, on jette, dans les profondeurs abandonnées de la mine, un rameau d'arbre effeuillé par l'hiver ; deux ou trois mois après on le retire couvert de cristallisations brillantes : les plus petites branches, celles qui ne sont pas plus grosses que la patte d'une mésange, sont garnies d'une infinité de diamants, mobiles et éblouissants; on ne peut plus reconnaître le rameau primitif.

Ce que j'appelle cristallisation, c'est l'opération de l'esprit, qui tire de tout ce qui se présente la découverte que l'objet aimé a de nouvelles perfections.

Un voyageur parle de la fraîcheur des bois d'orangers à Gênes, sur le bord de la mer, durant les jours brûlants de l'été : quel plaisir de goûter cette fraîcheur avec elle !

Un de vos amis se casse le bras à la chasse : quelle douceur de recevoir les soins d'une femme qu'on aime ! Être toujours avec elle et la voir sans cesse vous aimant ferait presque bénir la douleur; et vous partez du bras cassé de votre ami, pour ne plus douter de l'angélique bonté de votre maîtresse. En un

mot, il suffit de penser à une perfection pour la voir dans ce qu'on aime.

Ce phénomène, que je me permets d'appeler la cristallisation, vient de la nature qui nous commande d'avoir du plaisir et que nous envoie le sang au cerveau, du sentiment que les plaisirs augmentent avec les perfections de l'objet aimé, et de l'idée : elle est à moi. [...]

[...] Un homme passionné voit toutes les perfections dans ce qu'il aime; cependant l'attention peut encore être distraite, car l'âme se rassasie de tout ce qui est uniforme, même du bonheur parfait'.

-2-

Voici ce qui survient pour fixer l'attention :

6° Le doute naît.

Après que dix ou douze regards, ou toute autre série d'actions qui peuvent durer un moment comme plusieurs jours, ont d'abord donné et ensuite confirmé les espérances, l'amant, revenu de son premier étonnement et s'étant accoutumé à son bonheur, ou guidé par la théorie qui, toujours basée sur les cas les plus fréquents, ne doit s'occuper que des femmes faciles, l'amant, dis-je, demande des assurances plus positives, et veut pousser son bonheur.

On lui oppose de l'indifférence², de la froideur ou même de la colère, s'il montre trop d'assurance; en France, une nuance d'ironie qui semble dire : « Vous vous croyez plus avancé que vous ne l'êtes. » [...]

L'amant arrive à douter du bonheur qu'il se promettait; il devient sévère sur les raisons d'espérer qu'il a cru voir.

Il veut se rabattre sur les autres plaisirs de la vie, il les trouve

anéantis. La crainte d'un affreux malheur le saisit, et avec elle l'attention profonde.

7° Seconde cristallisation.

Alors commence la seconde cristallisation produisant pour diamants des confirmations à cette idée:

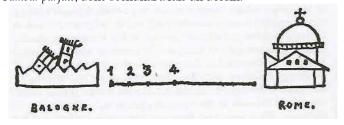
Elle m'aime.

À chaque quart d'heure de la nuit qui suit la naissance des doutes, après un moment de malheur affreux, l'amant

Une petite histoire du sentiment amoureux...

« Au moment où vous commencez à vous occuper d'une femme, vous ne la voyez plus telle qu'elle est réellement, mais telle qu'il vous convient qu'elle soit. Vous comparez les illusions favorables que produit ce commencement d'intérêt à ces jolis diamants qui cachent la branche de charmille effeuillée par l'hiver, et qui ne sont aperçus, remarquez-le bien, que par l'œil de ce jeune homme qui commence à aimer. »

Plus tard, Madame Gherardi, désirant expliquer les différentes étapes de la cristallisation, propose une comparaison avec un trajet qui partirait de Bologne, *l'indifférence*, pour aller à Rome, *l'amour parfait*, dont Stendhal a fait un dessin.



-3-

se dit : « Oui, elle m'aime » ; et la cristallisation se tourne à découvrir de nouveaux charmes ; puis le doute à l'œil hagard s'empare de lui, et l'arrête en sursaut. Sa poitrine oublie de respirer ; il se dit : « Mais est-ce qu'elle m'aime ? » Au milieu de ces alternatives déchirantes et délicieuses, le pauvre amant sent vivement : « Elle me donnerait des plaisirs qu'elle seule au monde peut me donner. »

C'est l'évidence de cette vérité, c'est ce chemin sur l'extrême bord d'un précipice affreux, et touchant de l'autre main le bonheur parfait, qui donne tant de supériorité à la seconde cristallisation sur la première.

L'amant erre sans cesse entre ces trois idées :

- I° Elle a toutes les perfections;
- 2° Elle m'aime;
- 3° Comment faire pour obtenir d'elle la plus grande preuve d'amour possible ?

-4-

Le moment le plus déchirant de l'amour jeune encore est celui où il s'aperçoit qu'il a fait un faux raisonnement et qu'il faut détruire tout un plan de cristallisation.

On entre en doute de la cristallisation elle-même.

Stendhal, De l'amour, chapitre II, « De la cristallisation » (1822).

- Ce qui veut dire que la même nuance d'existence ne donne qu'un instant de bonheur parfait; mais la manière d'être d'un homme passionné change dix fois par jour.
- 2. Ce que les romans du xvir siècle appelaient le coup de foudre, qui décide du destin du héros et de sa maîtresse, est un mouvement de l'âme qui, pour avoir été gâté par un nombre infini de barbouilleurs, n'en existe pas moins dans la nature; il provient de l'impossibilité de cette manœuvre défensive. La femme qui aime trouve trop de bonheur dans le sentiment qu'elle éprouve, pour pouvoir réussir à feindre; ennuyée de la prudence, elle néglige toute précaution et se livre en aveugle au bonheur d'aimer. La défiance rend le coup de foudre impossible.

Doc 3. Platon, Re Banquet, discours d'Aristophane, 380 avant Jésus-Christ.

L'humanité primitive.

«Or, ce qu'il vous faut commencer par apprendre, c'est quelle est la nature de l'homme et quelle en a été l'évolution; car autrefois notre nature n'était pas 59 celle que précisément elle est aujourd'hui, mais d'une autre sorte. Premièrement, l'espèce humaine comportait en effet trois genres; (e) non pas deux comme à présent, mais, en outre de mâle et femelle, il y en avait un troisième, qui participait de ces deux autres ensemble, et dont le nom subsiste de nos jours bien qu'on ne voie plus la chose elle-même: il existait alors en effet un genre distinct, l'androgyne, qui, pour la forme comme par le nom, participait des deux autres ensemble, du mâle comme de la femelle; ce qui en reste à présent, ce n'est qu'une dénomination, tenue pour infamante. Deuxièmement, chacun de ces hommes était, quant à sa forme, une boule d'une seule pièce, avec un dos et des flancs en cercle 60; il avait quatre mains et des jambes en nombre égal à celui des 190 mains; (a) puis, sur un cou tout rond, deux visages absolument pareils entre eux, mais une tête unique pour l'ensemble de ces deux



les; parties honteuses en double; et tout le reste comme cet aperçu permet de le conjecturer! Quant à la démarche de cet être, elle pouvait se faire comme maintenant, en droite ligne dans telle direction qu'il souhaitait; ou bien, quand il entreprenait de courir vite, c'était à la façon d'une culbute et comme quand, en faisant la roue, on se remet d'aplomb dans la culbute par une révolution des jambes: en s'appuyant sur les huit membres qu'il possédait alors, l'homme avançait vite, à faire ainsi la roue! (b) Or, s'il y avait trois genres et tels que j'ai dit, c'est pour cette raison que, originairement, le mâle était un rejeton du soleil; la femelle, de la terre; de la lune enfin, celui qui participe de l'un et de l'autre ensemble, attendu que la lune aussi participe des deux autres astres ensemble. Et justement, s'ils étaient tournés en boule, eux-mêmes aussi bien que leur démarche, c'est parce qu'ils ressemblaient à leurs parents. Leur force et leur vigueur étaient d'ailleurs extraordinaires, et grand leur orgueil. Or, ce fut aux Dieux qu'ils s'attaquèrent, et ce que rapporte Homère d'Ephialte et d'Otos 61, auxquels il fait entreprendre l'escalade du ciel, a rapport

visages, opposés l'un à l'autre; quatre oreil-

Document 6. Denis de Rougemont, R'Amour et l'Occident, « R'amour de la mort », 10/18, pp. 44.48, 1939.

9. L'AMOUR DE LA MORT

Mais il nous faut pousser plus loin: l'amabam amare d'Augustin est une émouvante formule dont lui-même ne s'est pas satisfait.

L'obstacle dont nous avons souvent parlé, et la création de l'obstacle par la passion des deux héros (confondant ici ses effets avec ceux de l'exigence romanesque et de l'attente du lecteur) - cet obstacle n'est-il qu'un prétexte, nécessaire au progrès de la passion, ou n'est-il pas lié à la passion d'une manière beaucoup plus profonde? N'est-il pas l'objet même de la passion, - si l'on descend au fond du mythe?

Nous avons vu que le progrès du roman a pour principe les séparations et les revoirs successifs des amants (1). Or les causes de séparation sont de deux

(1) Rappelons ici ces étapes : Premier séjour de Tristan en Irlande. Ils se séparent sans s'aimer. — Second séjour : elle veut le tuer. -Navigation et philtre, péché consommé; Iseut livrée. — Tristan banni de la cour. Rendez-vous sous l'arbre. - Tristan revient à la cour. Le « flagrant délit ». Ils sont séparés. — Ils se retrouvent et passent trois ans dans la forêt, puis se séparent. — Rendez-vous chez Orri le forestier; Tristan s'éloigne. — Tristan revient déguisé en fou; s'éloigne. — Longue séparation, mariage de Tristan. — Iseut approche et Tristan meurt. Puis mort d'Iseut.

Résumons encore : une seule longue période de réunion (l'aspre vie) à quoi répond la longue période de séparation (le mariage de Tristan). Auparavant : le Philtre; à la fin : la double Mort; entre-temps, de

furtives rencontres.

sortes: circonstances extérieures adverses, entraves inventées par Tristan.

Tristan ne se comportera pas de la même manière dans les deux cas. Et il n'est pas sans intérêt de dégager cette dialectique de l'obstacle dans le Roman.

Lorsque ce sont les circonstances sociales qui menacent les amants (présence de Marc, méfiance des barons, jugement de Dieu, etc.), Tristan bondit par-dessus l'obstacle (le saut d'un lit à l'autre en est le symbole). Quitte à souffrir (sa blessure se rouvre) et à risquer sa vie (il se sait épié). Mais la passion est alors si violente, si animale pourrait-on dire, qu'il oublie la douleur et le danger dans l'ivresse de son « déduit ». Pourtant, le sang de sa blessure le trahit. C'est la « marque rouge » qui met le roi sur la trace de l'adultère. Quant à nous, elle nous met sur la trace du dessein secret des amants : leur recherche du péril pour lui-même. Mais tant que le péril n'est qu'une menace tout extérieure, la prouesse par laquelle Tristan le surmonte est une affirmation de la vie. En tout cela, Tristan n'obéit qu'à la coutume féodale des chevaliers : il s'agit de faire preuve de « valeur », il s'agit d'être le plus fort, ou le plus rusé. Nous avons vu que cela le conduirait à enlever la reine à son roi. Et que le droit établi n'est soudain respecté, à ce moment, que parce qu'il fournit un prétexte à faire rebondir le roman.

Tout autre est l'attitude du chevalier lorsque rien d'extérieur à eux-mêmes ne sépare plus les amants. C'est même l'inverse qui se produit alors : l'épée nue déposée par Tristan entre leurs corps demeurés vêtus, c'est encore occasion de prouesse, mais cette fois-ci contre lui-même, à ses dépens. Puisqu'il en est lui-même le fauteur, c'est un obstacle qu'il ne peut plus vaincre!

N'oublions pas que la hiérarchie des faits contés traduit exactement la hiérarchie des préférences du conteur et de son lecteur. L'obstacle le plus grave, c'est donc celui que l'on préfère par-dessus tout. C'est le plus propre à grandir la passion. Notons aussi qu'en cette extrémité, la volonté de se séparer revêt une valeur